

Faisons des Économies

On a prononcé, au Parlement, en fin de session plus d'un excellent discours : nous avons eu d'abord un grand discours de M. Klotz, ministre des finances, puis nous avons eu des discours de MM. Lefèvre, Artaud, Ribot, Millès-Lacroix, etc. pour ne citer que les plus marquants. Et qu'on dit tous ces orateurs, particulièrement qualifiés pour être entendus d'un bout de la France à l'autre ? Ils ont prêché l'économie à toutes les classes de la société. Ils nous ont démontré, avec autant de logique que de patriotisme, la nécessité d'accepter de nouvelles charges, en même temps que de nouvelles restrictions. Tout le monde a applaudi ce langage ; mais qui, dès qu'il s'agit de passer à l'application, les critiques surgissent de toute part, chacun de protester contre la taxe, l'impôt ou l'économie qui l'atteindra plus ou moins directement dans ses besoins, dans ses plaisirs, dans ses affaires et d'insinuer aussitôt que telle taxe ou telle économie atteignant le voisin, mais ne le gênant point personnellement, serait beaucoup plus rationnelle et plus efficace...

Je mes courses de la journée ? Rien que les heures perdues à parcourir la ville à pied ou en omnibus (à cette époque, les taxis n'existaient pas plus que le téléphone), ne compenseraient pas l'économie que je réalise en pouvant sortir, quel temps qu'il fasse, pour vaquer à mes affaires et ne manquer aucun rendez-vous. Ce serait plutôt à toi, ma chère amie, de te passer de la victoire. — Ma victoria, impossible ! Ah ! si tu savais combien elle m'est utile pour faire les visites exigées par nos quelques relations dans le monde ; puis, ne m'est-elle pas indispensable quand j'ai des achats à faire, quand il faut aller de magasin en magasin ; tu ne voudrais pas que je revienne à la maison chargée de paquets comme une cuisinière, sans compter les robes et les bottines que j'aurais à battre ainsi le pavé... Et alors, monsieur, de plus en plus soucieux, propose de renoncer à la législation traditionnelle sur une plage plus ou moins à la mode... Ah ! mais non ! réplique madame un peu dépitée : tu reconnaitras toi-même qu'il faut bien, au moins une fois par an, quitter la grande ville et aller prendre quelque repos au bord de la mer ; puis, tu sais que l'air salin et les bains de mer sont indispensables à la santé des enfants. Tu ne voudrais pas sacrifier leur santé pour réaliser une économie de quelques milliers de francs que nous aurions bien vite dépensés en frais de médecin, de pharmacien, etc. — Alors, cherchons autre chose, conclut monsieur. Et après avoir passé en revue bien d'autres économies que chacun des deux époux essaye de réaliser sur le budget de son conjoint, monsieur et madame tombent finalement d'accord sur ce point qu'ils pourraient raccourcir leur soirée et aller se coucher une heure plus tôt, ce qui leur permettrait de réaliser une économie appréciable sur le luminaire de la maison. C'est ce que l'on appelle déjà, à cette époque lointaine, une économie de boudin de chandelle, économie que les particuliers, aussi bien que les gouvernements, n'ont jamais dédaignée pour manifester d'une façon tangible leurs bonnes intentions. Mais, franchement, cela ne saurait suffire aujourd'hui, encore que l'on nous annonce officiellement de nouvelles réductions d'éclairage public ou privé. Il faut absolument que nous en prenions notre parti, non point parce que le gouvernement nous y invite avec quantité de bonnes raisons, mais parce qu'il n'est plus possible de faire autrement, si nous voulons résister aux énormes charges qui vont peser sur nous en cette nouvelle année 1920. Après avoir fait preuve d'héroïsme pendant la guerre, sachons faire preuve d'héroïsme pendant la paix, en renonçant courageusement à tout le superflu dont nous avons pris la fâcheuse habitude de faire le nécessaire sans nous demander si notre voisin pâtira plus que nous de ces privations volontaires, et faisons-nous pour le bon exemple, en nous persuadant bien que, finalement, c'est à notre profit que se font toutes les économies, petites ou grandes, volontaires ou forcées. — ADV.

LE FLÉAU Les Etats-Unis luttent CONTRE LES BOLCHEVIKS

De nombreuses arrestations sont opérées WASHINGTON, 4 janvier. — Une note du département de la justice et de la police annonce que les révolutionnaires ont prouvé définitivement que l'organisation créée par les extrémistes avait pour but l'établissement d'un gouvernement des soviets aux Etats-Unis. Les documents qui ont été saisis au cours des perquisitions opérées hier ont donné la preuve que les révolutionnaires tenaient prêt un plan de mobilisation. Tous les négres auraient été enrôlés immédiatement dans l'armée rouge. Tout fait supposer également que les récentes échauffourées qui ont eu lieu entre blancs et noirs dans diverses villes et notamment à Chicago auraient été fomentées par les agents des soviets. On déclare que les opérations de police ont été entreprises juste à temps pour empêcher la fusion des divers groupes révolutionnaires en un seul, qui aurait été placé sous un chef unique. Enfin, la preuve est faite, désormais, que le parti communiste américain a été organisé un peu avant 1919, au moment où des agents du gouvernement de Lenine et Trotsky, après être parvenus à s'infiltrer aux Etats-Unis, commencèrent à fonder la révolution, suivant les indications précises que leur étaient données de Moscou. On annonce que, parmi les 5.000 arrestations opérées jusqu'ici, 700 l'ont été à New-York et 500 à Chicago. Dans toutes les autres villes où les opérations ont été également faites, des groupes de révolutionnaires ont été appréhendés. Des navires et bateaux spéciaux vont être envoyés dans les ports de New-York et de Boston, afin de transporter tous les prisonniers dans l'île d'Ellis, qui servait, jusqu'à présent, de station d'immigration.

LA QUESTION DE SYRIE Les difficultés de la France PREMIÈRES HOSTILITÉS

DE NOTRE ENVOYÉ SPECIAL — Beyrouth, décembre. Nous venons d'ouvrir le feu en Syrie. Nous étions venus en amis. On nous attaque. Nous répondons. Ce qui nous attaque, à travers les hommes, c'est la propagande qui, depuis l'armistice, fut menée contre la France. Ce pays nous était ouvert. On a, pour nous le fermer, dépensé les livres — les livres-argent — par centaines de mille. Toute une organisation pour nous faire barrage fut montée. On ne s'en tint pas au vieux et honnête moyen de la guerre sainte. On prêcha l'unité nationale comme s'il pouvait y avoir unité dans un pays à vingt races. Les tendances du monde arabe à l'indépendance — vous vous êtes rendu compte de ce qu'ils savent faire de l'indépendance — furent aidées. Des clubs — le club arabe fondé à Damas — pour attirer l'attention sur les Arabes, dans les mosquées, appelaient à la guerre contre l'ennemi de l'Islam. Et l'ennemi de l'Islam, par hasard, était la France. On laissa se former des légions de fanatiques. Ces fanatiques étaient peu ou mal armés. Ils eurent des armes, et du dernier modèle, les cartouches furent fournies. A ces hommes on donna un chef : Fayçal. Fayçal n'est pas plus syrien que vous, qui venez du fond de l'Arabie — et non de l'Arabie heureuse encore ! — Cela fait, comme la France réclamait son droit, on dit à la France : « Vous pouvez venir. » Le 21 avril 1919, à quatre heures, le général Gouraud débarqua à Beyrouth. Ce n'était par malheur qu'un demi-débarquement. Il débarqua pour occuper la côte, non l'intérieur. Il n'aurait pas le droit de voyer l'intérieur que le vent allait rejeter jusqu'au bord de la mer. Il devait pourtant occuper la Beka. La Beka est la plaine qui sépare le Liban et l'Anti-Liban. C'est plus ou moins une démarcation entre le monde libanais et le monde arabe. Du côté de la Beka qui regarde la mer la majorité est chrétienne, du côté de la Beka qui regarde Damas, elle est musulmane. Nous devions tout de même occuper la Beka. Un contre-ordre arriva. On ne l'occupa pas. Comme nous étions déjà en route, on fit même quelques pas en arrière. Nous retournâmes à la frontière fixée. Les musulmans menaient grand tapage sur notre occupation de cette Beka. Des bandes armées, les bandes arabes, nous l'avaient dit — se mirent à tenir la plaine. Et, en attendant de faire la guerre, se livrèrent au brigandage. Massacres des chrétiens, incendie de leurs maisons, pillage quotidien du train, etc. et eut mieux. Le tout-à-coup contre nous, nous nous sommes assés. L'assassinat suivit. Deux de nos officiers, faisant avec des dames une promenade en voiture, furent visés à vingt mètres. L'un d'eux, le lieutenant, fut tué. L'autre, le capitaine, blessé. Des soldats isolés eurent le nez cassé le 8 décembre. Le 12 décembre, le poste français de Tel-Kala, sur la route de Tripoli à Homs, recevait de certains notables arabes un curieux document. C'était un ultimatum. Cet ultimatum disait : « Nous vous sommons de quitter le pays français. Nous sommes les champions de l'unité arabe et nous nous déclarons prêts à passer aux hostilités. » Le pavillon français ne bougea pas. Le lendemain, le 13 décembre, à 3 h. 30 de l'après-midi, le poste de Tel-Kala était attaqué. L'ultimatum arabe jouait. Cinq cents hommes descendirent de Homs pour vaincre les hostilités. Il y avait deux cents Français à Tel-Kala. Les Arabes commencèrent l'attaque par coups de feu tirés de loin. La nuit, elle continua par franc-tireurs. Elle dura trois jours. Les populations des environs, affolées, quittaient les villages. C'était l'exode. Elles refuyaient avec leurs chèvres sur Tripoli. Cinq mille nouveaux partisans, toujours descendus de Homs, étant signalés à Ain-Soud, Gouraud envoya des renforts. Et la nuit dernière, Beyrouth avait l'allure d'une de nos récentes villes d'arrière-front. Les canons remplis d'hommes passaient dans l'ombre. Le poste de Tel-Kala fut dégragé. « Etat de la garnison, bon. Pertes légères », disait la dépêche de l'officier, rendant compte. Le 15 décembre, d'un autre côté, autre histoire. Un capitaine français, comme agent de liaison, est envoyé à Baalbeck. Baalbeck la ville aux ruines magnifiques. Baalbeck est dans la fameuse Beka. L'officier est assommé, la maison où il se réfugia, assailli. Ses bagages sont pillés. Son ordonnance, publiquement battue. Tel sont les événements de Syrie. Le gouvernement arabe, le gouvernement de Fayçal, n'a rien pu pour les empêcher. Depuis un an, il a prêché la guerre de l'indépendance doublée d'une guerre sainte. Il se rend compte, aujourd'hui, qu'il est allé trop loin. C'est trop tard. Il est débordé. Il ne compte plus. Seul, le Club arabe de Damas, ce soviet, gouverne. L'arrivée de Fayçal changera peu la situation. En ordonnant la soumission, il signerait du coup sa démission. Il n'y a qu'un homme qui puisse rétablir l'ordre, c'est Gouraud. Il ne lui manque rien que les mains libres. D'AGUES-MORTES.

LES MÉFAITS DE L'EAU Les Inondations paralysent L'ACTIVITÉ INDUSTRIELLE DE PARIS

On signale déjà 15.000 chômeurs PARIS, 4 janvier. — Le temps s'est mis, au froid, mais la Seine continue à être méchante. Sa hauteur était, ce matin, de 6 m. 55 au pont d'Austerlitz. On annonce, dès maintenant, l'inondation dans toute la traversée de Paris. A la porte d'Ivry, la chaussée est complètement envahie. Le quai de Bercy est en partie impraticable. Un service de canots assure le passage des piétons, près du pont National. De grand matin, quai de la Gare, 27, l'immeuble a été attaqué par la crue : les locataires, bloqués chez eux, ont été dans l'impossibilité de se rendre à leurs occupations. L'eau a gagné l'entree principale de la gare d'Ivry, les marchandises ont été détrempées et, dans une certaine mesure, le service de batelage a été interrompu. La passerelle du quai de la Gare a été envahie. La situation est demeurée aussi, sinon plus grave dans la banlieue. Ivry, notamment, est envahie. Tout Ivry-Port est submergé ; 200 familles ont dû être évacuées. Invasés, Roucoux, les pompiers ont saisi des sinistres sur les toits d'une petite maison d'un étage. Le maire d'Ivry a mis trois jours pour obtenir trois bateaux. Comme on le prévoit, il a fallu abandonner le service à la gare des Invalides ; depuis la veille, les trains électriques partaient de la station Mirabeau et y arrivaient. A Ivry, hier, on a décidé de transférer le service des grandes lignes Granville, Saint-Malo, etc., à la gare Montparnasse. La gare des Invalides est donc close ; il n'y restera que des ouvriers qui travaillent habituellement des barrages en maçonnerie, pour retarder si possible l'inondation totale de la gare. Malgré l'espoir que l'on conservait, il a fallu, hier soir, fermer la gare d'Orsay. Le dernier train est parti à 8 h. 21 et le service se fait à la gare d'Austerlitz, d'où partent et où arrivent tous les trains. A partir d'aujourd'hui, le maintien de la circulation n'était plus possible. L'eau avait gagné la franchise du quai Saint-Bernard ; une fissure s'était produite et on avait dû fermer le couloir de communication avec le Métro. On signale que plusieurs quartiers de Paris sont privés de téléphone, notamment ceux de la gare de Javel et Grenelle, l'eau ayant envahi complètement les égouts et tous les conduits souterrains dans lesquels sont installés les fils. Le courant électrique se trouve coupé. L'une des conséquences de la crue est la fermeture des usines à Ivry et à Vitry. Notamment, toutes les usines placées à proximité des quais ont dû arrêter et hieucier leur personnel. D'après des statistiques de la préfecture de police, le nombre de chômeurs atteindrait, maintenant, près de 15 mille ; la paie a été faite, hier soir, à la mairie d'Ivry. Deux nouvelles boulangeries situées avenues Félix-Faure et rue Balard, ont cessé leur fabrication, ce qui porte à treize, depuis hier, le nombre des boulangeries qui ont dû fermer dans le 15^e arrondissement. On attend des marins de Lorient qu'on s'attendait télégraphiquement par le ministre de la marine.



LES QAIS D'IVRY

CHOSÉS ET AUTRES A propos de vieux sobriquets

Nous avons rapporté dernièrement, d'après Nostrodamus en son Histoire de Provence, divers sobriquets que ce fils et père d'occultistes, poètes et disert conteurs provençaux, disait avoir été écrits sur un vieux livre par le roy René, ce qui date la chose de quelques siècles. Le grand âge de ces désignations, dont quelques-unes aussi, roides, n'empêchent pas les descendants de deux maîtres légistes par la malice royale n'ait tenu à nous donner des explications ; nous les insérons, avec le plus vif désir d'être agréables à nos correspondants. M. le comte de Grasse nous écrit de Cannes : Monsieur le directeur, Permettez-moi de donner à vos lecteurs quelques éclaircissements au sujet d'un des sobriquets attribués par le roi René : « Sottise de Grasse » (et non « des Grasse », comme on l'imprime trop souvent). Cette sottise, plutôt disgracieuse, aurait été donnée, d'après le vicomte L.-F. de Villeneuve-Bargemon (Histoire de René d'Anjou, tome III, p. 388), à Isnard de Grasse du Bar, évêque de Grasse, premier abbé commendataire de Lérins, prévôt de Saint-Sauveur-d'Aix, etc., etc., par suite de ses trop nombreuses sollicitations de bénéfices, et de sa non-résidence dans son diocèse. D'autre part, une note trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque de Grasse attribue au roi René, en 1462, l'abbaye de Lérins, les premiers seigneurs d'Antibes, dont descend la maison de Grasse. Dans les deux cas, la « Sottise » n'était pas le propre de toute la famille de Grasse, comme on a pu le croire ; elle ne s'appliquait qu'à des individus bien déterminés. De son côté, M. F. de Beaufort nous écrit : La maison de Beaufort est de souche lorraine, venue en Provence à la suite du roi René. Tous ceux qui portent ce nom furent des preux incontestables. Leur devise ne pouvait être que : Des loyautés. Loyauté vis-à-vis de Dieu, loyauté vis-à-vis du prochain. C'est sur un pitoyable jeu de mots contre eux que jadis m'inscrivit, qu'elle a été démentie. Evidemment, déloyauté pour des loyautés, c'était plus qu'une erreur d'écriture, et nous comprenons l'émotion de M. F. de Beaufort. Ce que nous comprenons moins, c'est que celui-là semble tenter de l'authenticité du texte séculaire que nous avons reproduit d'après ce bon monsieur Nostrodamus, lequel le tenait d'un autre ancêtre qu'il cite. Franchement, avons-nous souci d'inventer ces choses-là ? — CADEROUSSÉ.

L'INCORPORATION DE LA CLASSE 1920

PARIS, 4 janvier. — On étudie, au ministère de la guerre, le moyen d'incorporer la classe 1920 en deux échelons : l'un en mars ou avril, l'autre en octobre. Il n'a pas paru possible de renvoyer l'incorporation de toute la classe 1920 au mois d'octobre et, d'autre part, il ne paraît pas nécessaire de l'incorporer tout entière au mois de mars. Indépendamment des économies considérables qui pourraient être de ce fait réalisées, il serait possible de rappeler les étudiants de la classe 1920 au mois d'octobre. Ils pourraient ainsi bénéficier complètement de leur année d'étude. Serait-on appelé en premier lieu les jeunes gens nés dans les neuf premiers mois de l'année 1920 ; on appellerait en octobre les jeunes gens nés dans le dernier trimestre de 1920, les étudiants et les journaux ; ils sont 150.000, récupérés au cours d'une révision faite au printemps.

M. NITTI EN FRANCE

PARIS, 4 janvier. — M. Nitti, président du Conseil italien, accompagné du marquis de Torelli, ministre plénipotentiaire, délégué à la Conférence de la paix, est arrivé à Paris par le Rome-Express. Il a été reçu, sur le quai, à la gare de Lyon, par M. Clemenceau, président du Conseil, qui accompagnait M. Scialoja, ministre des affaires étrangères d'Italie ; le comte Bonin-Langre, ambassadeur d'Italie ; M. de Martino, délégué plénipotentiaire italien à la Conférence de la paix, etc. Après s'être cordialement entretenu avec M. Clemenceau, qui lui a souhaité un bon voyage pour l'Angleterre, M. Nitti s'est rendu au siège de la délégation italienne. Le président du Conseil italien s'est refusé à son départ, déclarant qu'il parlerait seulement à son retour d'Angleterre. Demain matin il quittera Paris pour Londres.

Une seconde Gare du P.-L.-M. à Paris

PARIS, 4 janvier. — La gare de Lyon étant insuffisante pour son trafic considérable, on propose d'en construire une autre. Cette nouvelle gare serait réservée aux grandes lignes et la gare actuelle servirait à la banlieue. La gare proposée serait construite sur l'emplacement actuel des ateliers de l'entretien, rues du Charolais, de Rambouillet et de Bercy. Les ateliers seraient installés en province, et l'entrée du nouvel édifice serait probablement avenue Daumesnil.

LE TRAITÉ DE PAIX EN AMÉRIQUE UN MOUVEMENT D'OPINION POUR LA RATIFICATION

WASHINGTON, 4 janvier. — Un très fort courant se fait de nouveau sentir dans l'opinion publique, en faveur du traité de paix. Les sénateurs déclarent que leurs collègues sont surchargés de lettres leur demandant la ratification à tout prix. Il est certain également que les sénateurs sont vivement impressionnés par l'immense mouvement de la rue, qui se fait pour l'annulation de la ratification, et par la campagne ardente entreprise dans le même sens par certains journaux et par divers ligues politiques ou commerciales du pays. On s'attend à voir adopter par le congrès la motion déposée par le sénateur Underwood et demandant la création d'un comité de consultation de 10 sénateurs. Les démocrates vont tenir un meeting, dans lequel ils s'appliqueraient à éliminer de leur programme les points qui ne sauraient être acceptés par leurs adversaires. Les leaders des démocrates s'accordent à déclarer que, avant la fin du mois, sans communications imprévues, le traité sera enfin ratifié.

« Le Père du Peuple »

Le roi Louis XII, dont le premier janvier, jour anniversaire de sa mort, vient de nous rappeler le souvenir, est le plus grand et le meilleur roi de France en ceci qu'il fut le seul qui diminua les impôts. Il y a 465 ans de cela... et 465 ans après, M. Klotz, ministre de la troisième République, pour notre premier janvier à nous, nous les augmente ces mêmes impôts, et de quelle façon !

La Réorganisation française du haut commandement français

PARIS, 4 janvier. — On s'est préoccupé, dans différents milieux, des retards apportés à l'organisation militaire de la France victorieuse. Ces retards étaient inévitables, au moment du renouvellement de tous les pouvoirs publics, la politique du pays étant fonction de la politique générale. Des décisions pourront intervenir incessamment, en ce qui concerne l'organisation du haut commandement en temps de paix. Il semble qu'on est d'accord sur un point important. Les fonctions de chef d'état-major général et celles de vice-président du conseil supérieur de la guerre ne seraient plus remplies par un seul et même personnage. On parle, pour la vice-présidence du conseil supérieur, du maréchal Pétain.

Un grand Paquebot anglais en perdition

LIVERPOOL, 4 janvier. — Depuis le 23 décembre, on n'a pas reçu de nouvelle du paquebot anglais City-of-Calcutta. Il y a 300 passagers à bord.

LA FAUTE d'une jeune Bastiaise

Amoureuse d'un Turc prisonnier elle le fit évader, mais ils furent tous deux arrêtés. Il était une fois... car cette histoire commence comme un roman et se termine comme un crime, sur les bancs du conseil de guerre, qui était une fois une jeune fille de Corse, qui était beaucoup. Elle en était à l'âge tendre, où l'âge de deux jeunes filles s'éveille aux premiers frémissements de l'amour et languit dans l'attente délicieuse et troublante du Prince charmant. La guerre cependant déroulait le sanglant échiquier de ses jours sur notre planète. Il arriva un jour que des prisonniers faits par nos soldats sur les champs de bataille d'Orient furent amenés dans l'île de Beauté ; des Turcs, des soldats, furent internés à Bastia, dans les vieux bâtiments de la caserne Watrin. Pour chasser leur tristesse, les officiers passaient des journées entières à contempler derrière les barreaux de leurs fenêtres, le spectacle de soleil et de joie que leur offrait la mer. Le malheur voulut qu'un moment on s'entretenait dans sa chambre et trouvant la vie laide, elle se réfugiait dans la douceur du rêve. D'un geste las, elle quittait parfois son livre et elle se penchait à pleurer et à pleurer aux yeux noirs qui, de sa prison, regardait sans cesse. La pitie inspire souvent la tendresse. Notre héroïne, Chloé, fit son Dauphin de l'officier turc, Hussein Aroun-ben-Fahir, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Et l'idylle s'ébaucha... des regards, puis des baisers échangés d'une fenêtre à l'autre. Les jeunes filles de Corse, filles du soleil et de la mer, sont hardies ; Chloé écrivit à ce lui-elle aimait ; par-dessus le mur de la caserne, elle lançait ses lettres dans le jardin, le prisonnier les faisait monter dans sa chambre à l'aide d'une ficelle. Le hasard, qui favorise les amoureux, leur permit bientôt de correspondre plus aisément. Et l'idylle dura quelque temps chez les cantiniers de la caserne, et les lettres furent transmises par la jeune fille du cantinier, qui avait neuf ans. Hussein, alors, réva s'éposera dans le jardin et de partir avec elle pour la Suisse, refuge des paillards durant la tourmente. Elle accepta. Hussein lui demanda de lui procurer le moyen de quitter Bastia ; s'évader de la caserne, il s'en chargeait. De ce moment-là, la jeune fille, mélancolique et rêveuse, se transforme en femme énarquée et acides. Elle se procure des cartes d'identité pour elle et pour sa jeune sœur Angèle. Elle prépare minutieusement tous les détails de la fugue. C'est le soir de février 1918. Le départ est fixé au soir du 18. Chloé se rend chez un loueur d'automobiles, M. Pie-

CONSEIL DE GUERRE DE LA XV^e RÉGION

reschi, et lui loue une voiture qui doit l'attendre au garage, le 18, à 10 heures et demie du soir, et la conduire à He-Rousse. De là, elle espère gagner le camp de la première batterie, en compagnie d'Hussien. Ce dernier n'est cependant pas resté inactif. Il dit à ses camarades, le lieutenant Moharem ben Salim, et à son frère, le lieutenant Hussein, de se rendre à la gare d'Orsay, le 18, à 10 heures, et de leur donner des fausses clefs, qui leur ont été données par M. Tassara. La jeune fille Hussein, leur ordonnance. Ils descendent de la fenêtre dans le jardin, à l'aide d'une longue corde, et se sauvent le mur de clôture et ils courent vers le couloir, où les attend Chloé. Chloé leur remet les deux chapeaux qu'elle a achetés et qui doivent compléter leur costume civil. Tous trois partent en auto et arrivent à He-Rousse à 2 heures du matin. Pas d'hôtel ouvert ! Ils se réfugient dans une bonlangerie, et, au jour, ils vont à l'hôtel de la Poste, tenu par M. Tassara. La jeune fille inscrit sur le registre des voyageurs, à côté de son nom, ceux de Teheleski Antoine et Teheleski Stanislas, et elle explique à M. Tassara qu'elle s'est entulée de chez elle avec son fiancé et le cousin germain de ce dernier, tous deux officiers serbes. Le rêve commençait à devenir réalité. Chloé, pour pouvoir prendre un bain, qu'elle avait dans la matinée du 20, les deux cartes d'identité, qui étaient au nom de sa sœur et de son frère, le nom de Rossi Chloé devant celui de Bozzi Labague, sur l'autre, elle effaça « Rossi Angèle » et écrivit Moïse Benamoun. Les photographies des Turcs furent collées sur ces cartes, qui devenaient celles de deux sujets serbes. Mais il était écrit que l'idylle devait être interrompue par l'arrivée des gendarmes. Prévenus, par message téléphonique, des deux évènements, les gendarmes d'He-Rousse découvrirent, à l'hôtel de la Poste, le trio, qui fut arrêté et emmené à Bastia. Le roman s'arrête là ; il se terminera brutalement, aujourd'hui même, devant le conseil de guerre de la XV^e région, au fort Saint-Nicolas. Rossi Chloé va comparaître chargée des inculpations suivantes : intelligence avec l'ennemi, faits ayant favorisé l'évasion de prisonniers de guerre, avec bris de prison, fausse clef, usage de faux et contrefaçon de prisonniers de guerre, quant au lieutenant Hussein, M. Pierschi, et le chauffeur Guideroni, ils sont inculpés, ainsi, d'ailleurs, que Chloé et ses deux frères, l'usage de faux, au décret du 16 avril 1917, et du 4 décembre 1917, sur la consommation de l'essence et la circulation des véhicules automobiles. La défense de la jeune fille, c'est le grand amour qu'elle avait pour Hussein, l'indigne qu'elle était dans une cellule des Présentes, elle rêvait de lui, et songeant à la donner ses soirs sur le Bosphore, elle lui écrivait sur des lambeaux de toile, n'ayant pas de papier, des lettres tendres, dont l'une commence ainsi : « O mon dole ! Pendant que les ombres du soir descendent lentement dans ma triste prison, tout devient calme et la malheureuse proie de cette brave tranquillité, de l'absence des geôliers, pour préparer le message d'amour... » — LOX BASTIA.